

## Quelques pages du « Journal »

*Nous travaillons à dépouiller les documents, notes et correspondances de Robert Margerit. Ce Cahier n° VIII nous donne l'occasion de nous replonger dans cette écriture confidentielle et qui plus est sur la source de l'inspiration : la maison de Thias.*

### Le calme asile

**T**HIAS est une antique habitation qui existait déjà au XII<sup>e</sup> siècle. Les archives – conservées dans un coffre de fer dans la « grande bibliothèque » – le prouvent, et là-dessus nous sommes tous d'accord. En revanche, nous divergeons assez sournoisement sur l'époque où elle fut « modernisée ».

Pour les uns, on l'aurait transformée en *maison forte* pendant la première période des Guerres de Religion, au moyen de deux tourelles poivrières – ce que Françoise appelle « les carottes » – reliées entre elles par une bretèche avec mâchicoulis. Dans ce cas, elle ressemble beaucoup à la Vernière du *Château des Bois-noirs*. Il faut l'avouer, d'une part l'épaisseur des murs (80 centimètres) ; d'autres parts, certaines combinaisons de plan et de vue que l'on a du grenier ou des mansardes, rendent vraisemblable ce concept.

Pour les autres (seulement, on ne sait pas toujours, au juste, quels sont les uns et les autres, en l'occurrence), la « vieille maison », ou « petite maison » a été, vers 1830, surélevée d'un étage et louis-philippardisée par l'adjonction frontale de ce qui est aujourd'hui, d'est en ouest : en bas, 1<sup>o</sup>) la salle à manger, 2<sup>o</sup>) la « grande bibliothèque » ; à l'étage, 1<sup>o</sup>) la chambre de Françoise et son cabinet de toilette, 2<sup>o</sup>) l'atelier – un peu vaste, dénommé « le cagibi » – du peintre, 3<sup>o</sup>) un assez spacieux bureau-bibliothèque. Le tout formant la « nouvelle maison ».

Quant à la vieille, elle a donné, en bas : la cuisine, qui conserve les dalles en granit et la cheminée d'origine ; à l'étage, deux chambres-bibliothèques et au-dessus deux mansardes où, l'été, on met au four les amis. Cette louis-philippardisation ne serait pas trop mal conçue, sauf que le vestibule, pris sur un côté de l'ancienne salle-basse devenue cuisine, est beaucoup trop étroit pour le sens esthétique du peintre et pour mes goûts plus fastueux. Au fond, excepté Françoise – et, assez bizarrement, les amis qui viennent là cuire à l'étouffée dans leur chambre sous le toit – cette version ne satisfait personne, surtout pas le peintre-graveur-sculpteur dont l'atelier-cagibi est horriblement exposé en plein sud, et si exigü qu'il faut un jeu de glaces pour voir les toiles avec du recul.

Quelle que soit l'option, Thias, outre sa « grande bibliothèque », son bureau-bibliothèque et ses chambres-bibliothèques, comprend toujours parmi ses éléments immuables un « musée » sur le palier des mansardes, et aux divers étages tout un labyrinthe de couloirs-bibliothèques où nous avons cependant laissé au peintre quelques espaces pour accrocher ses tableaux, notamment un portrait de notre père et un de Françoise à vingt ans, très blonde, très élégante, très jolie.

De toute façon, aussi, la maison, qu'elle soit « forte » ou louis-philippe, est jusqu'aux chèneaux couverte d'ampélopis et de rosiers grimpants ; il y a des communs, frustes, patinés, aux douces couleurs ; de vastes étendues de ciel, de verdure, des frondaisons opulentes, des fleurs ; enfin de l'eau assez profonde pour y plonger, pour nager, soit dans une partie des anciennes douves, nettoyées, cimentées, soit dans une piscine. Cela ne vaut pas une rivière. Malheureusement, nous n'avons jamais réussi, en dépit d'un ardent désir, à faire léviter Thias juste au bord d'un cours d'eau ou de la mer. Et il n'est guère probable

que nous y arrivions à présent. Du moins la piscine ou les douves ont-elles un avantage : on peut s'y baigner tout nu. Ce dont, au grand regret du peintre, la pudique Françoise se garde bien ; mais nous autres ne nous en privons pas.

### **Loisirs et parfums**

Maintenant, le soir est venu. La paix s'établit en moi aussi. J'aime cette heure incertaine où l'obscurité déborde peu à peu des encoignures et envahit progressivement mon bureau. C'est là, devant la table chargée de papiers et de livres, qu'il me plaît particulièrement d'accueillir la nuit, – que ce soit à Paris ou ici –. Derrière la fenêtre le paysage reste clair encore. À Paris, c'est la rue ; la fin du jour joue sa dernière gamme sur les balcons, sur les vitres de la maison d'en face. Ici, devant le douglas noir à contre-jour, le vieux noyer encore papilloté de lumière se reflète au miroir de la piscine où l'ombre des ramures sertit dans l'émeraude un morceau de ciel. Entre les chênes et le grand cèdre, on aperçoit les prairies qui tournent au bleu pastel en montant au loin se confondre avec l'horizon. Je pourrais sortir pour goûter l'odeur, la douceur du soir ; ou, quand je suis à Paris, aller contempler dans l'avenue du Bois les frondaisons lentement noircissantes tandis que le couchant dore encore le haut des grands immeubles orgueilleux. Je préfère demeurer au milieu des murailles de livres, des piles, des escarpements de livres qui m'environnent et dont les masses se confondent dans la pénombre. Je ne distingue plus les mots tracés par ma plume. Pourtant je ne veux pas allumer la lampe. Je veux voir le ciel se transformer en un velours bleu de Prusse. D'un mouvement familier ma main trouve le clavier du magnétophone, mon index et mon annulaire appuient sur les deux touches d'enregistrement. Je parle tout bas. Plus tard, je taperai à la machine ce que me dira cette voix non pas étrangère mais étrange.

Bains et bains de soleil matin et soir. Pas tellement indiqué, à mon âge, avec des prédispositions rhumatismales. Néanmoins je ne saurais m'en abstenir. Une fois bien grillé au soleil, quand on se sent pénétré de cette chaleur jusqu'à la moelle, s'allonger dans l'eau fraîche, quel délice ! Et après s'être merveilleusement rafraîchi, se rôtir derechef, et ainsi de suite. Je suis trop sensuel pour pouvoir me priver d'un tel plaisir, quoi qu'il en coûte. L'eau fuit doucement ; sa caresse glisse tout au long du corps tandis que l'on nage avec lenteur, sans bruit. On se couche sur le dos, la tête renversée, les bras ouverts ; on se laisse porter en battant à peine des pieds et des paumes. Bonheur de l'âme autant que de la chair. Béatitude.

Pourtant je m'en suis passé durant neuf étés successifs. Pendant les neuf ans que m'a pris le cycle de *La Révolution*, je n'ai pas nagé une seule fois. Certains jours, je crevais de touffeur dans ce bureau, je travaillais en slip. À travers les volets mi-fermés, j'apercevais la piscine. Mais je ne pouvais ajouter par ma faute, ne fut-ce qu'une demi-heure, à trop de temps fatalement et malgré moi perdu : manger, dormir, etc. Oh ! je n'avais aucun mérite ; les sortilèges du sujet écartaient la tentation. Je ne vivais que pour écrire. Il m'est arrivé de commencer ici, le matin, une page que je terminais le soir à Paris – ou inversement –, après avoir couvert quatre cents kilomètres en quatre heures et demie (il y a dix ans, on faisait encore d'honnêtes moyennes).

Parfois, comme ce soir, en flottant dans l'ombre liquide et le silence je pense que j'ai été bien sot de gaspiller mes dernières belles années à un labeur probablement stérile. Combien d'heures de plaisir m'a coûté un plaisir plus aride, plus exigeant ?... Mais non je ne regrette pas, ces heures, –ni ces années –.

## Orage à Thias

Thias a été ravagé hier après-midi par une tempête. Les dégâts sont considérables : toitures endommagées, arbres déracinés ou brisés, lignes électriques coupées. Nous sommes à Paris mais nous avons un train vers 2 heures. Il faut aller là-bas tout de suite.

Affreux, on n'en finit pas de dénombrer les ravages, la toiture ajourée, un mur crevé par l'arrachement d'une console qui tenait la ligne électrique - nous nous mettons à l'œuvre -.

Déjà un faitage neuf nous recouvre la maison. Une journée de travail diligent a suffi et les livres n'ont pas souffert. Les couvreurs ont fait presque aussi vite que la tempête. Les maçons viendront à leur tour. Bientôt les bâtiments seront de nouveau ce qu'ils étaient et il n'y aura de trou que dans notre compte à la Caisse d'Épargne.

Mais le jardin, voilà l'irréparable, à notre âge. Le grand cèdre bleu, déraciné, affreusement brisé avait 80 ans. En tombant, il a écrasé de sa masse branchue trois autres vénérables, deux cognassiers jumeaux dont la ramure formait une si belle ombrelle et le poirier chenu planté par le grand-père de Françoise, bien avant qu'elle fût née. Le pommier de pommes à cidre, appuyé au poulailler n'est plus qu'un moignon dominant un champ de carnage où les rangées de troncs couchés s'alignent, sages et lugubres, comme des files de soldats fauchés par la mitraille.

De ce côté, la dernière victime, pareille à un général tué à la tête de ses troupes, est un résineux emplumé, chamarré, si ancien que nul n'en connaissait plus l'espèce. Avec lui, une race s'éteint.

De l'autre côté de la grande allée dont les tilleuls n'ont perdu que leur bois mort, la sapinière créée par Françoise dans le potager reste incroyablement intacte. L'allée noire aussi où les pyrrhocoris continuent à prospérer en rouges colonies.

Mais entre le rond-point du « mulot » et la grande pelouse règne une autre désolation. Le jeune séquoia qui n'avait rien de plus de cent dix ans, rompu à 20 mètres du sol dresse vers le ciel d'horribles esquilles blêmes et rougeâtres, véritables os brisés. Quant à l'autre, l'ancêtre, contemporain de Louis-Philippe, Roi des Français, ce n'est guère plus qu'un squelette sans tête, une énorme épine dorsale hérissée des vestiges des côtes. La nature avait en un siècle et demi fait ces splendides géants. Son indifférente fureur en quelques minutes les a détruits. Il n'y a rien à dire, c'est comme ça. Tristesse, tristesse, il faudrait n'aimer rien de ce qui vit, de ce qui meurt. Cet amour-là n'est jamais pardonné.

### **Rencontre de Françoise**

La manière dont Françoise m'a tout d'un coup envahi est assez singulière. Comme tant de rencontres, la nôtre fut particulièrement due au hasard. Françoise et ses parents logeaient, les trois quarts de l'année, rue Alsace-Lorraine, à deux cents mètres au plus de chez moi, et j'ignorais cela. Je ne l'avais jamais vue. Sans doute en raison de mon genre de vie, mes horaires. Je connaissais de nom son père, archéologue et historien réputé. C'était notamment un spécialiste de l'héraldique régionale. À la demande de notre rédacteur en chef, je préparais alors une série d'articles sur le Val d'Arnin, son passé, son évolution, son insertion dans la vie moderne. Les blasons des seigneurs, à la fois vicomtes et marquis durant plus d'un siècle, posaient des questions. Aux archives départementales on me conseille de consulter l'orfèvre en la matière ; on me donna l'adresse de la propriété (ça ne s'appelait pas encore résidence secondaire) qu'il habitait pendant la belle saison. Je lui écrivis. Il répondit par une invitation à me rendre à Thias où il m'expliquerait plus facilement les choses de vive voix.

J'eus quelques peines à trouver cette demeure, peu éloignée de la ville (5 kilomètres) mais tout à l'écart des routes, dans une campagne intacte où sinuaient, parmi les châtaigneraies, les sapinières et les pâtures, des chemins vicinaux montueux et cahotants auxquels les demi-ressorts de la Bugatti réagissaient mal. Je la menais en douceur ; néanmoins son grondement faisait lever dans les champs, ou s'envoler dans les sapins, de lourdes corneilles croassantes. Ça et là on apercevait à travers les frondaisons quelques toits couleur de vin gris ou de rose séchée, des murs aux tons de miel. La dernière côte me découvrit un horizon boisé où l'ombre des nuages promenait des taches bleu sombre. Il disparut quand j'embouchais une descente en virages étroits, coulant sous des êtres, des sapins encore, et ces chênes émondés qui ne se voient plus aujourd'hui qu'au musée de Guéret dans les tableaux de Desjardin ou de Grateyrolles. Elle aboutissait inopinément à Thias. Hameau de cinq ou six feux, précédé d'une ferme solitaire.

En revanche, jusqu'à la tempête de l'hiver dernier, le jardin et la demeure n'avaient guère changé depuis le jour où j'y entrais pour la première fois, loin de soupçonner que je passerais dans ces lieux la part majeure de ma vie. Mon futur beau-père me reçut avec une cordiale simplicité. D'un air amusé, il dénoua un à un les enchevêtrements du problème. Tout en prenant des notes j'admirais cette clarté d'esprit jointe à une science si minutieuse.

Ce fut en sortant de la maison, accompagné par mon hôte, que je vis Françoise, avec sa mère et sa grand-mère. Ces dames rapportaient du verger leur cueillette de pommes. Vainement je cherche une image. Je ne revois rien parce que je fus soudain ébloui. Je ne me rendis même pas compte, ce jour-là, que Françoise était blonde comme les feuillages de l'automne, longue, souple, admirablement

faite. Tout d'elle se fondait à mes yeux dans un rayonnement de grâce et de douceur. En une seconde, cette créature insoupçonnée, dont je ne savais rien encore, m'était devenue indispensable. Je partis avec mon émerveillement et déjà la souffrance de la quitter.

Le lendemain, je racontais tout à Sisi. Je ne voulais pas lui faire du mal, mais je devais me montrer loyal avec elle. Notre liaison avait pris fin à l'instant même où j'avais vu Françoise. Évidemment Sisi et moi étions destinés à nous séparer ; nous le savions depuis le début. L'échéance arrivée, elle l'accepta sans surprise ni faiblesse.

